

Petite chronique

Les sociétés d'agriculture des comtés de Beauce et de Laval ont souscrit chacune la somme de \$200 pour venir en aide aux fermiers français que la guerre a ruinés.

Nous apprenons avec plaisir, dit le Courrier de St. Hyacinthe, que M. Taillefer, ex-officier aux zouaves pontificaux, doit être, à l'heure qu'il est, possesseur d'une magnifique ferme située à un mille de Cookshire. Il a dû en faire l'acquisition ces jours derniers au prix de \$2,400. Nous souhaitons à M. Taillefer autant de succès et de bonheur qu'en a eu Cincinnatus quand il laissa le commandement des troupes de Rome pour retourner à sa charrue. — Nous au Monde.

Le Département de l'Agriculture et des Travaux Publics de la Province de Québec invite les cultivateurs qui désireraient se procurer, par l'entremise d'agents d'immigration en Europe, des directeurs de fermes, de bons laboureurs, des jardiniers expérimentés, etc., venant de la Belgique, de la France ou de la Suisse, à s'adresser au Département de l'Agriculture, à Québec.

Pour plus amples informations, les cultivateurs pourront lire l'annonce à ce sujet, dans quelques journaux politiques. Il est étonnant qu'une annonce intéressant tout particulièrement les cultivateurs, ne soit pas publiée indistinctement dans tous les journaux d'agriculture. On est un peu trop sévère dans les bureaux publics de la Province de Québec, quant au choix du patronage, surtout lorsqu'il s'agit d'informer le public.

A. L. Bon, P. U. Archambault, membre du Conseil Agricole. Nous vous cessons l'envoi de la Gazette des Campagnes le 1er avril prochain, tel que demandé par vos encourageantes lettres du 12 décembre et du 27 février.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

DEUXIÈME PARTIE

XLIX

L'accusation.—Une alliance offensive et défensive

En entrant dans le salon où l'on avait conduit Ephraïm Mouton, Delagrave trouva ce dernier occupé à regarder par la fenêtre qui donnait sur l'ancien parc. Ses tapis de gazons étaient enrichis de myriades de lumières et d'ombres, à travers lesquelles bondissaient une multitude de biches.

Delagrave eut peine à retenir une exclamation de surprise, lorsque Ephraïm, en l'entendant entrer, se tourna vers lui.

Le changement que quelques jours avaient produit chez le fils de l'ancien homme d'affaires était effrayant.

Sa figure était cadavéreuse, d'une teinte presque livide; ses joues étaient creusées, et surmontées de deux grosses pommettes osseuses; sa mâchoire s'allongeait d'une manière démesurée, et les traits amaigris de sa bouche n'exprimaient plus que la ruse et la cruauté.

Les quelques jours qui s'étaient écoulés depuis le meurtre de son père avaient produit sur lui un effet analogue à des années de souffrance et de maladie.

Bas et petit par nature, faux et rusé par éducation, Ephraïm n'avait qu'une chose dans laquelle il fût sincère, c'était son affection pour son père; et il avait besoin de tout son sang-froid, de tout son empire sur lui-même, pour paraître calme devant l'homme qu'il croyait être au moins l'instigateur du meurtre de ce père.

Delagrave, aussi, avait recouvré son sang-froid.

Les deux hommes se regardèrent fixement, comme deux gladiateurs cherchant à deviner le jeu l'un de l'autre, et le moyen de parer les attaques.

Mais tous deux étaient sur leurs gardes, et restèrent imperturbables.

Delagrave s'excusa d'avoir fait attendre si longtemps M. Mouton, en donnant comme raison l'heure matinale, et l'obligation où il était d'achever sa toilette.

Il se disposait à exprimer à Ephraïm sa sympathie pour le malheur terrible dont il avait été récemment frappé, quand celui-ci,

avec une brusquerie extraordinaire, coupa court à l'expression de ses doléances.

— Moins vous en direz là-dessus, mieux cela vaudra, monsieur, s'écria-t-il. Je sais très-bien de quel côté est la porte, et ce n'est pas pour réclamer votre compassion ni celle de personne que je suis venu ici.

— J'ai trop de respect pour les grandes douleurs, dit Delagrave, sentant l'impertinence et se mordant les lèvres; j'ai trop de respect pour les grandes douleurs, pour essayer de vous adresser même des condoléances. Puis-je donc vous demander quelle est l'affaire qui me vaut, à une pareille heure, l'honneur de votre visite?

Et il appuya sur ce dernier mot. Ephraïm attira une chaise à lui, et s'assit sans cérémonie, puis, se penchant en avant, les mains sur ses genoux, il fixa ses petits yeux sur Delagrave.

— Cette visite, dit-il, est la conséquence de celle que vous fit mon père, sept jours avant qu'on ne le trouva baigné dans son sang, mort, assassiné dans son fauteuil.

— Eh bien?

— L'objet de la visite de mon père m'était connu.

Naturellement, répliqua Delagrave avec un sourire. C'était au sujet d'une proposition de mariage que, au nom de ma fille, je declinais.

Mais à propos de laquelle mon père vous donna sept jours, pour réfléchir, promettant que, le septième jour, il reviendrait au château de Montreuil recevoir votre réponse finale.

— Je n'ai qu'un vague souvenir de ce qui se passa à notre entrevue: votre père, monsieur Mouton, était entêté, trop entêté même dans les affaires qu'il avait prises à cœur. Dans ce cas, comme dans bien d'autres, il est possible qu'il ait refusé d'accepter ma réponse comme un refus définitif.

Ephraïm fit un signe de tête affirmatif.

C'était la septième jour, qu'il avait fixé pour sa seconde visite, n'est-il pas vrai, monsieur Delagrave?

— C'est possible. Comme ma résolution était déjà prise sur cette question, je ne fis pas grande attention à ses menaces.

Ephraïm leva vivement la tête, et ses yeux s'illuminèrent.

— Vous avouez donc qu'il y eut des menaces? s'écria-t-il.

Ah! vous ne nierez pas la parole qui vient de vous échapper; et vous ne pourrez pas la rétracter. Attendez un peu! — Car, Delagrave, le visage rouge de colère, s'apprêtait à parler. — Écoutez-moi une minute. Mon père avait des documents, ou, car il vit un éclair passer dans le regard de Delagrave — un document qui lui donnait prise, une très-forte prise sur vous et votre fortune. Pouvez-vous nier cela, monsieur Delagrave?

Ce dernier fit une contenance admirable; pas un muscle de son visage ne trahit son émotion, et il haussa les épaules en répondant:

— A quoi bon me donnerais-je la peine de nier toutes les assertions qu'il plait aux fous et aux insensés de mettre en avant! Si un pareil document existe, produisez-le. La vie est une trop sérieuse affaire, monsieur Mouton, pour qu'on perde son temps et ses paroles à se battre contre des ombres!

— L'aurait-il? se demanda Ephraïm en écoutant ces paroles de défi, et en voyant l'air dédaigneux de son visage.

— Il ne l'a pas! se dit Delagrave en observant l'inquiétude de son adversaire.

Ephraïm se décida à jouer une carte hardie, et à se fier aux effets de la surprise pour tâcher de s'assurer que ses soupçons étaient bien fondés.

Se levant brusquement, il frappa un coup de poing sur la table et s'écria, en regardant fixement Delagrave en face:

— Ce document existe! je l'ai!

L'effet que produisirent ces paroles sur Delagrave fut magique, sa mâchoire inférieure tomba; ses yeux se dilatèrent, tant furent grandes sa surprise et ses craintes; de grosses gouttes de sueurs perlerent sur son front et le chancela.

— Vous... vous avez... murmura-t-il.

Mais avant qu'il pût achever sa phrase, une voix ferme et claire, la voix d'une femme, l'interrompit:

— Rien! Cet homme n'a rien qui puisse nuire à Henri Delagrave!

Et, sortant de l'ombre de l'appartement, où elle était entrée